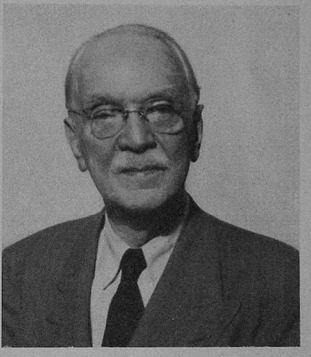
Parfumerie, cosmétiques, savons, 1960, pp. 1-3

LA PARFUMERIE FRANÇAISE EN DEUIL

Albert VERLEY
n'est plus



Une haute figure de la Chimie organique française vient de disparaître. Albert Verley s'est éteint le 27 novembre, en son domicile de Neuilly, à l'âge de 92 ans. Détail émouvant : jusqu'à peu de temps avant sa mort il s'occupait toujours de recherches.

Notre profession tout entière a ressenti douloureusement cette grande perte. A. Verley, on le sait, fut un génial, infatigable chercheur, en même temps qu'un réalisateur industriel plein d'audace.

Dès 1893 il s'était consacré à la chimie des parfums, à la synthèse aromatique, qu'il avait très vite armée de nouvelles méthodes de travail.

Mais son imagination, toujours en éveil lui avait permis d'innover aussi dans d'autres domaines de la chimie organique. Le plus brillant exemple en est le caoutchouc synthétique, qui lui doit son essor aux Etats-Unis, en 1943.

Féconde, prestigieuse empreinte ! étendue bien au-delà de nos frontières, et dont notre pays peut être fier, à juste titre.

Savant, industriel, artiste, Albert Verley nous offre le stimulant exemple d'une vie de création.

Retracer à nouveau les principales étapes d'une telle existence est le plus fervent témoignage d'admiration que nous puissions adresser à sa mémoire.

A. Verley est né le 13 janvier 1867, à Quiestède, dans le Pas-de-Calais, où son père possédait une sucrerie et une importante exploitation agricole. Dès son enfance, il se passionnait pour les techniques qu'il côtoyait : fabrication du sucre, du papier, du carton, de l'amidon, du glucose.

Après des études secondaires à Saint-Omer, il était bachelier en 1883. Un accident de laboratoire devait l'empêcher de se présenter, par la suite, à l'Ecole Polytechnique. En 1886, il était reçu à la licence ès Sciences mathématiques et à la licence ès Sciences physiques.

A 19 ans, à Dunkerque, il installait, pour son père, une fabrique de glucose, par un procédé qu'il avait mis au point.

En 1888, il entrait au laboratoire du professeur Charles Friedel, à la Faculté des Sciences de Paris, pour y préparer sa thèse de doctorat. Peu après, il découvrait une méthode nouvelle de préparation des nitriles cétoniques puis, à partir de ces derniers, des cétones.

A cette époque, enthousiasmé par la découverte de l'ionone synthétique, réalisée par Tiemann, le jeune docteur ès Sciences décide de consacrer son activité à la chimie des parfums de synthèse, encore à ses balbutiements.

A 22 ans, A. Verley montait à Courbevoie la première usine de vanilline synthétique. Le procédé était révolutionnaire : oxydation de l'iso-eugénol par l'air ozonisé. Dans ce but, la fabrication industrielle de l'ozone était réalisée, pour la première fois également, par A. Verley. La capacité de production : 3 tonnes par mois, de vanilline, dépassait la consommation mondiale, pour l'époque.

Parallèlement, l'isosafrol oxydé par l'ozone conduisait à l'héliotropine; l'anéthole fournissait l'aldéhyde anisique.

Avant Harries, A. Verley découvrait les ozonides et hydrates d'ozonides.

Autre application de l'ozone : un procédé de raffinage du sucre, mis au point par A. Verley en 1890, et qui, sans le conservatisme des grandes raffineries, pouvait révolutionner cette industrie.

En 1895, à Paris, A. Verley se liait d'amitié avec D. Batzouroff, fils d'un négociant bulgare d'essence de rose. De cette amitié — appelée à durer toute la vie — devait naître une nouvelle réalisation. Les deux jeunes gens montaient, en Bulgarie, à Karnaré, la première usine de distillation d'essence de rose, par entraînement à la vapeur, sous vide — procédé entièrement nouveau imaginé par A. Verley. L'essence obtenue offrait toute la puissance du parfum contenu dans la fleur. C'était le départ de la célèbre « Distillerie Française de la Vallée des Roses », capable de traiter 100 tonnes de fleurs par jour. L'usine, qui a été nationalisée par la République Populaire de Bulgarie, fonctionne toujours.

Vers 1900, le développement du celluloïd incitait A. Verley à s'intéresser à la synthèse du camphre. On sait comment il réussit brillamment cette synthèse. La Compagnie Française du Camphre était fondée. Son usine, à Villetaneuse, pouvait produire plusieurs tonnes de camphre par jour, à partir de l'essence de térébenthine. Celle-ci était tout d'abord traitée par le gel de silice, pour obtenir le camphène. Le monopole de fait du Japon, pour le camphre naturel, s'effondra.

Pendant ce temps, l'affaire d'aromatiques de synthèse, à Courbevoie, poursuivait sa marche. En 1902, cependant, la mort accidentelle de son Président, le baron Bush, amenait A. Verley à s'installer à son compte, et il se spécialisait dans la préparation de nouveaux corps odorants, destinés, soit à la parfumerie, soit à l'alimentation.

Ce fut alors la découverte de ce produit à intense odeur de pêche qu'est l'undécalactone, puis la préparation de certains esters, par réaction d'échange en présence d'éthylate de sodium. Ces spécialités permettaient à leur auteur de fonder aux Etats-Unis la Société Albert Verley Company.

Suivaient : les aldéhydes aliphatiques en C_8, C_9, C_{10}, C_{11}, C_{12} et C_{14}, la synthèse du nérol à partir du géraniol, celle de l'irone à partir du rhodinal, celle de dérivés alpha substitués de l'indol.

Entre temps, A. Verley perfectionnait, généralisait sa méthode d'échange de groupements fonctionnels entre deux molécules. Cette méthode, qui devait se révéler si féconde, fut publiée au ***Bulletin de la Société Chimique de France***, en 1925. Partout dans le monde elle porte le nom de « réaction de Verley » (sauf en France, ce qu'il est curieux de constater). Elle offre une grande importance pour la fabrication des alcools, des aldéhydes, des cétones, des esters terpéniques.

Par ailleurs, A. Verley développa l'emploi catalytique de la silice en phase liquide, dans un grand nombre de réactions: isomérisations, condensations, estérifications, acétalisations, etc. En particulier, cette élégante méthode simplifie notablement la préparation des alcools primaires et secondaires.

Le 6 mai 1940, A. Verley était envoyé en mission, par le président Paul Raynaud, auprès du président Roosevelt, comme ambassadeur scientifique de France. A son arrivée aux Etats-Unis, le territoire français était envahi. A. Verley, engagé par les services américains de recherches, installait un laboratoire au 302 de la 42e rue, à New-York. Son ami Komareski, l'un des élèves d'Ipatieff, et professeur à l'Institut Armour, de Chicago, le mettait au courant du problème du caoutchouc synthétique. A. Verley s'attaquait à ce problème, d'importance vitale pour la cause des Alliés.

En février-mars 1943, il proposait au State Department un procédé d'obtention du butadiène, à partir du butane (matière première abondante aux Etats-Unis), avec un rendement dix fois supérieur à celui connu jusqu'alors, tout en opérant à la pression atmosphérique. Le procédé était aussitôt industrialisé. En 1955, il permettait de produire 1 200 000 tonnes par an de caoutchouc synthétique.

De retour en France, A. Verley avait repris la direction de son affaire, à l'Ile Saint-Denis, toujours passionné de recherches.

Quelques mois avant sa mort, il se consacrait encore à un problème qui lui était cher, l'obtention industrielle du glucose à partir de la cellulose, ainsi qu'à la mise au point d'un échangeur thermique perfectionné.

Ainsi, tant dans l'industrie des parfums synthétiques — dont il a été le pionnier en France, à la suite de Georges de Laire — que dans celle des parfums industriels, et dans d'autres branches de la chimie, Albert Verley s'est montré un créateur, avec tout ce que ce terme implique de qualités d'observation, de « flair », d'imagination, de volonté.

Une si prestigieuse carrière scientifique et industrielle a de quoi remplir largement une vie. Et pourtant l'œuvre d'Albert Verley ne s'arrête pas là.

On sait qu'Albert Verley était aussi musicien, compositeur de talent. Le grave accident à la main droite, dont il avait été victime dans sa jeunesse, en le gênant comme exécutant, l'avait amené à se tourner vers la composition. Il fut initié à celle-ci, par Erik Satie, frère d'un de ses anciens collaborateurs à Courbevoie. Sa première œuvre symphonique « Cloches dans la Vallée », fut jouée à Saint-Louis (Etats-Unis), le 7 février 1935, sous la direction de Vladimir Goldschmann. Le même orchestre symphonique joua son « Pastel Sonore » en novembre 1938. Par la suite, ce furent « Chevauchée fantastique », « Procession fleurie », « Sclava », « Reflets d'Espagne » puis, le 17 février 1946, « Chanson tourangelle », composée aux Etats-Unis.

Non seulement artiste, mais également mécène, A. Verley, pour favoriser le développement de la musique française contemporaine, avait institué un prix de compositon, qui fut attribué à Arthur Honnegger, pour son œuvre « Pastorale d'été ». Il avait aussi organisé des festivals de musique, où de jeunes compositeurs purent se faire connaître.

Etait-ce tout de l'activité multiple d'Albert Verley? Non point! Resté fervent mathématicien, A. Verley se passionnait à déchiffrer les mystérieuses lois du hasard. Il avait composé, et récemment publié, un « Essai sur un nouvel aspect de la théorie de la probabilité », ouvrage hautement remarqué dans les milieux spécialisés.

On reste confondu d'admiration devant une œuvre si diverse, si harmonieuse, moderne exemple d'humanisme, qui fait songer à un Michel-Ange chimiste et musicien.

Secret de longévité? Peut-être. En tout cas, magnifique leçon de dynamisme, de foi dans le travail, d'esprit de découverte, d'optimisme, surtout lorsqu'on se rappelle l'homme qu'était A. Verley. Grand, svelte, d'une charmante courtoisie, A. Verley avait le cœur et l'esprit toujours enthousiastes. Les difficultés passées, ses insuccès, il les évoquait avec la même souriante philosophie que ses réalisations. Ne déclarait-il pas, il y a encore peu de temps : « L'important, c'est l'avenir ! ».

R. COLSON